

ISSN 0242-6994

N° 12

1990

Prix 10F



REVUE

vanlye

64 Route de Derval

44290 GUEMENE PENFAO Bretagne

FAITS DIVERS : LE BRAS ARRACHE PAR LA MEULE DE SON MOULIN

En ce jour du 25 février 1930, 65 ans après sa naissance a eu lieu l'enterrement de Louis NOUEL, meunier au moulin de l'Etang de la Vallée, en GUENOUVRY. Cette force de la nature, Hercule en personne ne verra pas le Grand Moulin à Guéméné-Penfao. Les mauvaises langues disent même qu'il se serait pendu. La cause serait le désaccord entre lui et son fils, celui-ci voulait Guéméné et le père y était farouchement opposé. Quoi qu'il en soit, pendu ou pas, le Curé de Guénouvry en a rien su. Le père Louis NOUEL est passé dans l'église comme n'importe quel défunt de la paroisse (1).

Louis NOUEL avait qu'un seul bras. Le père Jean DEBEIX, toujours vivant et né en 1902, m'a affirmé, que dans sa mémoire même de gamin, il ne l'avait jamais vu, qu'avec un seul bras.

C'est en effet à la nuit tombante, sans doute bien avant la guerre de 1914, que Louis NOUEL se fait prendre la main et sa manche de chemise dans les meules de son moulin à l'Etang de la Vallée. Il crie à son valet de fermer la vanne de l'eau qui alimente la grande roue. Cette roue recevait l'eau par-dessus, en conséquence, il fallait lever la vanne pour interrompre l'arrivée d'eau. Le valet meunier fit dans un premier temps la manœuvre inverse, ce qui eu pour effet d'accélérer le mouvement de la roue. Louis NOUEL était bâti en Hercule, je l'ai déjà dit, de toutes ses forces, il tire sur son bras pour se dégager. Quand les meules se sont enfin arrêtées, la main et l'avant bras de Louis n'étaient plus qu'une charpie sanguinolente de chair et tissu mêlés. Il prit un sac à farine et enveloppa ce qui restait de son bras. La farine restant entre les mailles du sac de jute, servit à coaguler les épanchements de sang.

Après ça, le meunier bu un verre d'eau de vie et à pied traversa le Bois de Juzet, 3,500 kms, et se rendit chez Hyacinthe EVAIN (2) au bourg de GUEMENE, celui-ci demeurait dans la rue de l'Eglise, où se trouvait il y a une bonne dizaine d'années, le Café Gilbert.

Hyacinthe EVAIN était hongreur, et s'il donnait des soins aux bêtes, il en prodiguait aussi de temps en temps aux gens. Les bêtes et les gens ont des maladies en commun, disait-il en d'autres termes. Cependant, quand il vit Louis NOUEL et son bras arraché, il comprit de suite que cela dépassait largement ses compétences, et qu'il fallait trouver rapidement quelqu'un d'autre, et sûrement un vrai médecin ou chirurgien. Il fit asseoir notre meunier à table, il mit devant lui une bouteille d'eau

de vie et un verre.

- "Tu la bois toute entière, moi je vais à Redon et je reviens avec un médecin".

Hyacinthe EVAIN attela son cheval, et en route pour Redon. Il fit au plus vite. Il fallait sans doute mieux. L'homme de l'Art (en était-il vraiment un ?) que Hyacinthe avait été chercher, considéra son patient, toujours conscient malgré eau de vie et blessure, et défit le pansement en sac de farine. Il était venu, il avait vu, il vaincut le mal. Il réclama une autre bouteille d'eau de vie, moitié pour le gosier du blessé et l'autre moitié pour désinfecter les plaies. En plus, il fit allumer le feu dans la grande cheminée. Alors, il se mit au travail. Il fit la part du feu, coupa les chairs meurtries, enleva les fragments d'os et cautérisa les vaisseaux sanguins au fer rouge et refit un pansement de toile propre.

Louis NOUEL anesthésié par l'alcool ne réagissait pratiquement plus, il ne rentra chez lui que le lendemain. Il faut ajouter quand même que pendant sa convalescence, l'eau de vie lui servit à la fois de réconfortant et d'antibiotique.

Eugène COGREL

SOURCES; NOTES:

Bernard NOUEL, petit fils de Louis, et Jean DEBEIX de MEZILLAC (1) A cette époque, les suicidés: pendus, noyés, etc..., ne passaient pas par l'église, et ils étaient enterrés à la tombée de la nuit. De même, une jeune fille enceinte, ou fille mère se mariait avant six heures du matin.

(2) Hyacinthe EVAIN - voir les contes de Jemo Régale (Jean Régale) notamment dans "La trëy a Naanon"

Suite la page 18

du "T" initial, tout comme en anglais, le celtique "KNOK" (hauteur, colline), a été adopté sous la forme "KNOX" (cf Fort KNOX, réserve d'or américaine) mais qui en réalité se prononce "NOKS". Un autre mot breton, NAOZ, désignant un lit de rivière un canal, pourrait bien être aussi de même origine.

LA BRUCHAIS en Guéméné Penfao : De l'autre côté du PONT-ESNAULT, il y a le village la BRUCHAIS. A l'origine de ce toponyme, il pourrait bien y avoir le celtique "BRIVA" puisque la partie "BRUCH" fait singulièrement penser à BRUKE en allemand, mais certains disent que le nom BRUCHAIS viendrait de la famille BUCHET qui avait exploité le moulin à eau du PONT-TENO.

A l'automne dernier à Martigné-Ferchaud, il a été foré un puits artésien de 45 mètres, l'eau de la nappe ainsi atteinte était polluée.

Le Secrétaire d'Etat à l'environnement Brice Lalonde a jeté un pavé de grosse taille dans une mare d'eau stagnante. Après avoir constaté une situation généralisée de pollution de l'eau par les nitrates, il a accusé les agriculteurs comme les premiers responsables. Ceux-ci ne nient pas tout en bloc, mais ils ne veulent pas être les seuls à porter le chapeau. Combien de villes, grosses et moyennes, ont des stations d'épuration qui fonctionnent correctement ? Combien d'industriels respectent la réglementation en matière de rejet ?

Cependant, il est certain que les structures agricoles et le système de production quasi industriel sont en cause. Les agriculteurs, les uns consciemment peut-être, d'autres plus ou moins suivistes sont entrés dans un système qu'ils ne semblent plus maîtriser.

Le remembrement fut le début d'un processus qui ira en s'amplifiant. Des boeufs ou chevaux le paysan passera au tracteur. Le morcellement se trouve supprimé, c'est un fait, mais les fossés et les talus aussi, place à la mécanisation. L'eau des pluies n'a plus le temps de s'arrêter aux creux des fossés et de s'infiltrer doucement en profondeur vers les nappes souterraines, elle rejoint directement les ruisseaux, les rivières, les fleuves et retour à la mer patrie.

Ces dernières années, même, malgré les sécheresses, des milliers d'hectares ont été drainés, l'eau ne s'arrête plus dans les sols, mais elle entraîne avec elle les nitrates et traces de traitements de culture : fongicide, pesticide ou herbicide et tout cela à vitesse grand V vers les rivières.

Comment en est-on arrivé là ? Après la dernière guerre, il fallait soi-disant reconstruire le pays, et pour cela surtout favoriser l'industrie. Il fallait aussi des bras, l'agriculture en avait. Sous les pressions matérielles, mais aidés aussi par le rêve, à radio, cinéma, romans, presse du cœur, ne parlait guère de la vie rurale, sauf pour la dénigrer, seule la ville était parée de tous les attraits, alors les jeunes ruraux sont allés vers ces mégapoles sans âme, pour y gagner leur vie.

Ensuite il y a eu le plan MANSOLT qui avait surtout pour but de limiter le nombre des paysans : réduire la population

agricole de 10 à 5 millions entre 1970 et 1980. L'autarcie paysanne gênait financiers et affleuristes.

Le plan proposait aussi des unités de production, pour les céréales : 80 à 120 ha. Pour le lait : 40 à 60 vaches. Pour la viande : 150 à 200 têtes. Pour les porcs : 450 à 600 têtes.

Cela supposait, et nos dirigeants d'alors l'ont créé : l'indemnité viagère de départ. L'I.V.D. avait pour but surtout d'agrandir les exploitations existantes mais dans le même temps on ne faisait pas grand chose pour faciliter l'installation des jeunes. Dans l'état actuel des choses, restera-t-il dans l'Hexagone français 500 000 agriculteurs en l'an 2 000 ? Ce n'est pas sûr.

De 1970 à 1990, l'agriculture fit un bond fantastique. Il fallait produire et surtout moins cher. Indice des prix oblige la note payée pour le panier de la ménagère devant être le moins élevé possible. Il en découlera une augmentation de la productivité. Mécanisation poussée, emploi des fertilisants appropriés à hautes doses, etc... L'agriculture a fait vivre en amont les usines mécaniques et chimiques et en aval l'agro-alimentaire. Pour les paysans, c'est la fuite en avant et en plus ils ne sont plus maîtres de leur destin.

Combien de jeunes voulant s'installer ont dû produire du lait pour que le Crédit Agricole accorde des prêts. Dans le même temps, les coopératives d'insémination artificielle mataient peu ou prou à l'implantation de la race Holstein. Combien reste-t-il aujourd'hui dans nos contrées des étables de Frisonnes pures ?

Si les vétérinaires se félicitent de l'introduction de la Holstein dans les troupeaux (les césariennes sont plus fréquentes que sur le Maine-Anjou ou Normandie), les Américains font, eux aussi, une bonne affaire, vente de reproducteurs à des prix records et gonflement dans le même temps, des exportations de soja.

Il est certain que la race Holstein est très bien adaptée à l'économie américaine mais l'est-elle pour les Européens ? Un ingénieur agricole de la C.A.N.A. écrivit en 1980 une plaquette de 147 pages intitulée "La Holstein miracle ou mirage". La presse agricole a observé à cette occasion le silence le plus épais. Pour ce technicien : MARIO DUROSELLE, c'était un mirage plutôt qu'un miracle. Il fut licencié à la suite de la publication de la brochure.

Lisez LE LIAN revue de la fédération Bretagne Gallèze
Le Bourg 56430 CONCORET. Abonnement: 70F pour 4 n° .
Vient de publier LE GALLO ET LES LANGUES CELTIQUES de
Claude Capelle. Prix 105F franco. Cde même adresse ♦♦♦

Quelques précisions par rapport au français



AN et ON : se prononce comme en français.

EN : se prononce comme tout ce qui en français s'écrit : IN, AIN, EIN, EN, UN.



ENW : se prononce comme si en français c'était écrit AINHOU mais prononcé en une seule syllabe ex : GRENW (grand) JENW (Jean). Ecrire GRAINHOU ou JAINHOU serait trop lourd.



AA, OO, EE : se prononce comme AN, ON, AIN, en français. On écrit ainsi quand ces sons nasalisés sont suivis de N et M. Exemple : JAAN (Jeanne), BOON (bonne), PEEN (peine) JEEŃY (jamais). On peut aussi écrire CHMEEZ (chemise) au lieu de CHMENZ, ou PREEZ (prise), au lieu de PRENZ, car dans certains endroits EE peut se prononcer comme le "EE" anglais, c'est à dire "I".



Ě : se prononce comme "EU" dans "FLEUR", "SAVEUR".



KH, GH, NH : le H qui suit K, G, N, signifie que chacune de ces trois consonnes est palatalisée, c'est à dire qu'on les prononce en rapprochant la langue du palais. Le français ne palatalise qu'une seule consonne le N et il l'écrit GN, exemple : GAGNER. On aurait pu conserver GN pour écrire le N palatalisé, mais il vaut mieux utiliser un système identique pour les trois consonnes palatalisées K, G, N et en plus nous aurions eu des problèmes pour des mots comme BIGNĚY (biguenée). Par ailleurs, par endroits on palatalise le N final dans certains mots masculins, exemple : VIN, MATIN, CHIEN ; certains prononcent VEN, MATEN, CHEN, d'autres VENGN, MATENGN, CHENGN. On peut mettre tout le monde d'accord en écrivant VEENH, MATEENH, CHEENH, en disant : dans les mots masculins NH se prononce ou ne se prononce pas. Même chose pour la ville de Blain, certains disent BYEN et d'autres BYENGN en écrivant BYEENH on a un orthographe intermédiaire qui peut concilier les deux.



G et S : ces deux lettres sont toujours dures. Comme dans GAIN et SAIN. Pour le son doux il y a J et Z.



ĀY, ĀY, ĚY, EEY, ŪY, OUY, ŌY : Dans tous les cas Y est une consonne, ce n'est jamais la voyelle I.



W : nous faisons un usage généralisé du W pour remplacer le OI français, nous écrivons WA. Exemple : WĀZĚ (oiseau) Pour remplacer le AOU, nous écrivons ĀW, exemple MYĀW (miaou).

FRENWSWĚ, ô sa foom LĚWIZ, lĚwĚ een grenwd mĚtĀyri, karenwt journal d'tér. Avenw la ghĚr dĚ 14, sa tĚ khĚk chouz. Pour fĚr lĚ trĀvĀy, n'y avĚ en vĀlĚ, Ě een chenwbĚryĚr.

LĚ vĀlĚ, YASENT, tĚ en vyeu gĀ d'senkenwt enw. I tĚ aplĚ, lĚ syochou, vu k'il avĚ een pat pu kourt kĚ l'awt. La chenwbĚryĚr avĚ yĚl sĚz enw, mĚ on liz aan arĚ donnĚ trĚz ou katorz pĀ pu, vu k'Ě tĚ ousi ĚpĚs k'een pyenwch a lavĚ.

La LĚWIZ nĚ pĀsĚ pwen, pour Ět een boon pĚrsoon. Ěl ĚmĚ myeu, vĚr lĚ poursyaw, lou kopĀy prĚ a tarjĚ, k'l'Ě koomi a gourmitĚ. Tou just si Ě n'arĚ pĀ koupĚ, lou par dĚ pen. FRENWSWĚ, tĚ li mĚyeur gĀ. A par lĚ jou k'il avĚ bu en kou d'tro, i tĚ vi-vab. Ô sa foom LĚWIZ, i n'avĚ ghĚr dĚ HĚtenws denw Ěl pĚyaw a ridyaw, Ě lĚ jou d'fĀy, il alĚ chĚy een mĀreenh, denw Ěl bour, khi pour deu sou, lĚ konsoĚ pour een leenĚy. La LĚWIZ portĚ don dĚ koon, mĚ par chenwsĚ n'lĚ savĚ pwen.

DĚ fĀy, kenw FRENWSWĚ rantrĚ denw Ěl tĀy, lĚ sĀy, la ptit MARI, la chenwbĚryĚr, tĚ yĚl a tirĚ lĚ gĀrĚt. Ě tĚ oblijĚy d'Ěr-trousĚ sĚ kotiyon pour pouvĀy tni la sĀy antĚr sĚ jĚnwĚ. FRENWSWĚ zyeutĚ li an kwen, lĚ bĀ d'sĚ jenwb. Pu sa alĚ, pu i bweenĚ. Oon arĚ di k'sa li fĚzĚ anvi. E pi en sĀy k'moon oom avĚ fĚ l'tour du sĚlyĚ du vĀyzen, an rantrenw denw Ěl tĀy, i vi kor lĚ khĚt tout fĚrluchĚt dla ptit MARI. LĚ senw li monti a la tĚt, i lĀz anpoonhi par lĚ bra, Ě l'ĚvĀy su la pĀy frĚch, dĚryĚr la vach; Ě vli huchĚ, mĚ deem i lvi la men.

- "TĚ tĚ, ou ben j'tĚ fou su la goul."

La ptit MARI s'lĚsi fĚr an brĚzenw, mĚ kĀy fĚr d'awt.

- "N'an prĚch pwen a la LĚWIZ, paskĚ si tu l'fĚ, ch'tĚ ran-vĀy chĚy ton pĚr, ô een VĚRDĚY par dsu l'marchĚ."

La ptit MARI s'tĚzi, Ěl avĚ tro pou. FRENWSWĚ liz avĚ pro-omen l' VĚRDWĚ, mĚ Ě savĚ ben k'son pĚr, aan arĚ fĚ Ětenw. I lĀz arĚ miz dror la mĚzon, Ě, Ěyou arĚt Ěl ĚtĚ.

LĚ SWĚ nĚ s'kontenwĀ pĀ d'een fĀy. La ptit MARI ĚsĚyĚ ben dĚ n'pwen s'trouvĚ su son chmen, mĚ lĚ SWĚ kenw sa l'tĚnĚ, i lĀ pĚrnĚ mawgĚr yĚl, denw Ěl tĀy, dĚryĚr lĚ pĀyĚ, ou ben su lĚ lenwd. Sa duri ben si mwĚ, meem k'en baw jou, senw l'fĚr ĚsprĚ, lĚ syochou menwki lĚz anfouchĚ ô bou du pĀyĚ. MĚ li ousi, i n'an kawzi pwen.

Ô tou sa, la ptit MARI sĚ santi grousi, FRENWSWĚ s'aan avizi li ousi, i s'fouti an rnaw, Ě la ptit CHENWBĚRYĚR, yu drĚ a deu pĚr dĚ kalot, been anvĀyĚy, Ě MARI an brĚzi een fĀy d'pu.



FRENWSWÉ tē kant meem been anheudē. Kày fér, paskē n'y'avē la LĒWIZ. Fout la MARI a la port ? I liz an kawzi, la LĒWIZ l'anghēli. On tē ô mwē d'jūiyèt, la Sen JENW tē pāsēy, falē i chonjē avenw. Pour fér lē trāvây falē ben khēkhen, é péskē la MARI tē la, falē la gardē. È n'tē pâ ben kostot, s'é sur, mé s'k'è fēzē, n'y'avē pâ bēzwen dē l'fér, é pi, è n'tē pâ tou pyen d'dépenws, a peen si è gērnuçhē.

FRENWSWÉ froomi sa goul, mé juri a par li. La ptit MARI fu leenh d'ét é nos, jusk'ô jou, an pyeen ràysyēy, an fēzenw l' beur ô la ribot, è chēyi a rvē su la pyas an tér batu. La LĒWIZ li fouti kor en kou d'pyē denw lé fès, avenw d'lâ ērlēvē. MARI brēzē.

- "J'ē maw ô vant."

La patroon dénwi la dvenwtyèr, kē la ptit chenwbéryèr sérē lē pu k'è pouvē ôtour dē sé reenh. La LĒWIZ n'avē jeemēy ērgar-dē la MARI d'ben prēy, mé la, a vér son vant ben ron è konpērni dē renw. YASENT pāsē dvenw la port, ô een fourchrēy d'pây su l'dou. LĒWIZ huchi.

- "YASENT, MARI a étēy angroušēy, é ch'krē ben k'èl é prêt a fér, khi s'é ti khi liz a fē sa, sē-tu, s'é vantyé ben tày."

YASENT, ô sa pây su l'dou, n'savē tro kày dir, mé i n'vlē pwen k'sa li pās su son kont.

- "Ben, khi di, ch' sē ben khi s'é."

- "E ben préçh, kày t'atan."

- "Ben s'é... S'é l' wé nout patron." la LĒWIZ an chēyi

d'haw. :

- "Bon dyou, bon dyou, é l'Swé astour ?"

- "Chéy ēl vâzzen BATAIS, a liz idē a fér en bodè."

- "I va kor ērvēni ben chawmiraw, s'é been igal, j'vâ l'dé-soulē kenw i va rantrē. Aan atandenw, tu vâ arenwjē een pyas denw ēl tày, ô lé vach, la MARI i sra ô chaw pour i fér son kēnyaw. Jē n'veu pwen, k'è bērnouz mé dra denw la mézon."

- "Mé la patroon, k i di YASENT, fawdrē khēkhen pour liz idē."

- "Va kri la vâzzen s'tu veu, mày jē pâ l'tan."

MARI s'ērtrouvi kouchēy, a koutē d'en bodè dē kat sēmeen, tou hubi k'ni tē, d'avây dla konpeenhi. La vēy NAAN, la vayzeen, ankourâyjē yèl la ptit MARI. :

- "T'an fē pâ ma fiy, s'é k'en fâyi mooman a pāsē, mày jē yu onz kēnyaw, moon oom é mor a karenwt deuz enw, mé mày

18

sa n'ma pâ tùēy, j'vâ sur mé swsenwt sēz enw."

A siz our lē sây, lē gar a MARI vâyi l'jou. Pâ ben grou ben sur, mé i walē tou s'k'i savē. :

- "Tē n'a pu k'a l'abroonē, k'è di NAAN, é tu vérâ ma fiy, lé pti kēnyaw profit ousi ben k'lé grou."

La LĒWIZ ven tirē lé gârèt, falē ben; é n'défroomi ras son bèk. FRENWSWÉ rantri ben tar an marchenw d'travé, koom en cheenh khi ērvyen dé nos. A l'arivēy, i yu du bru, pir kē dl'orâyj. En pti aprēy, FRENWSWÉ ven vér YASENT, il avē lē dsu d'en zyeu khi seenhē, é a l'ankont du fron, il avē een bos grous koom een eu d'pïjon.

- "YASENT, khi di, dmen mateenh, avenw l'jou, tu prandra la pti chērèt ô la jēman, é tu ranmēnra MARI chéy son pér, jē n'veu pu lâ vér la, ô la LĒWIZ, tu konpran, è vyen déjà dē m'kāsē l'pya a beur su la goul."

YASENT rigolē a par li, an sonjenw kē l'ērtour nē valē pâ lé nos. MARI sogē a màytyē, alonjēy su la pây, een grenwd pouch a gweenō pour lâ kouvri. Lē kēnyaw dormē li, é lē bodè dē kat sēmeen, an fēzē ôtenw. Kenw YASENT li yu di, khi falē k'è rtournē chéy son pér, è s'mi a brér. :

- "Noona YASENT, nē m'raamēn pâ chéy mon pér, il é kapab dē m'tùē dē kôlèr, é mon pti ousi, ch't'an pri YASENT fē pâ sa, ch't'an pri."

Lē vâlè n'di ren, i s'an fu s'kouchē a son tour, i koonésē l'pér a MARI, é i savē ben k'i n'tē pwen bēzenw.

Ô pti mateenh, la jēman atlēy, YASENT ven kri MARI denw son tày, i lâ porti, yèl é lē pti su een vēy kwēt k'il avē é-vâyēy denw la chât.

- "MARI jē vâ t'aamnē chéy ma sē, son boonoom é mor, sé kēnyaw son pyasē, èl é khēzeenyér ô châtayaw, èl a bon khēr, è fra khēk chouz pour vou deu."

SENWDRIN, la sē a YASENT, s'atandē pâ a een vizit, dē si bon mateenh. È huchi en bon kou, kenw YASENT li dmenw di dē prand MARI ô yèl, é a huchē d'meem, é révēyi lē pti. SENWDRIN s'apērchi. :

- "I n'é pâ ben grou, tày non pu ma fiy, té pâ ben livar, khyen syét tē la, su l'benw'abroon toon aluchon, é a tày j'vâ doonē een boon mitoonēy."

YASENT konpri kē MARI tē abéryēy. I tē kontenw. La SENWDRIN sē choomi dvenw li. :

- "E tày mon frēr, ērtourn d'ēyou tu vyen, é la pērcheen fây, tâch dē vni tou sē."

SENWDRIN trouvi een pyas a MARI ô châtayaw. Lē pti sē fi batizē ô l'non dē FRENWSWÉ koom son pér. Pu tar, i profiti dé lson d'ékol, k'en mét doonē é kēnyaw du châtayaw. Il apri don a lir, a ékrir, é a kontē. Tou jeen, i sùivi lé heen a Monsyeu ALBER, lē réjisou dé fērm du châtayaw, i liz idē denw sé papyē. I savē préçhē Monsyeu ALBER, é lē gar a MARI ékoutē, il apērnē.

11

An 1934, en pti avenw la Sen JENW, FRENWSWÉ, khi antértan tē dēvnu fērmÿē par dēsou l' châtÿaw, ven doonē son konjē, i s'fēzē vÿeu, i n'tē jeemÿy vnu ô châtÿaw. D'abitud s'é la LĒWIZ khi vnē, mé la, falē k'sa tē li. I s'anghēmenwti ôprēy d'en pti jeen :

- "Ëyou k'il é, Monsyeur ALBER, lē réjisou ?"
- "Il é toubē malad denw la smeen, é il é parti chéy sa fiy, S'é FRENWSWE khi l'ranpyas s'é la dērnÿer port ô fon a gawch."
- "Ch'tē rmērsi mon gâ !"

I toki a la port, é lâ bouti. Lē jeen FRENWSWÉ, s'choomi dē dsu sa chér.

- "Ben l'bonjour a vou."

FRENWSWÉ rēsti choomē la, i sē rvâyē a vent enw. I pâli, i rouji, ērpâli kor en kou.

- "Bonjour khi di." É il awti son châpè

Lē nouvyaw réjisou lē rgardē.

- "Vouz ét FRENWSWÉ dla Métàÿri dé Gôr, ma mēr m'a di k'sa tē vou mon pér, mé sa n'chenwj ren, si vouz avé bēzwen d'khēk chouz, on va vér sa ansanb."

Lē jenwb ô Swé, pyeen dē rumatis, s'té miz a tranbyē, i syéti. Kenw i s'an rtourni, dvenw la bâs kour, i wâyi khēkhen huchē su li.

- "Khen, tē vla tàÿ lē Swé, y a en bou d'tan kē ch't'avé vu." Sa tē la SENWDRIN, la vëy SENWDRIN, ô yèl deu poul, yeen denw chak men.

- "Yan SENWDRIN, jē sē vnu pour doonē mon kont dē fērm. la LĒWIZ é màÿ, on veu s'ëtirē.

- "A t'â étē vér lē nouvyaw réjisou, sé lē gar a MARI, t'â du lé rkoonét, hen ? En baw gar paràÿ. Ta foom, la LĒWIZ è n't'a pwen doonē d'kēnyaw, mé t'aan avé fè fēr yen a MARI, é tu liz â fè dla mizér par dēsou l'marchē. YASENT, mon dfen frér, srē la i l'dirē. Wâÿ-tu lē Swé, â tu khēk fàÿ ērgrētē ?"

Lē SWE n'di ren, i s'santi lâsē, é kor pu vÿeu k'd'eemwér i s'ērmi a marchē a l'ankont dē sa Jēman, khi yèl atachëy, s'a-anëÿē. É tapē du pyē.

Ujeen KOGRÈ

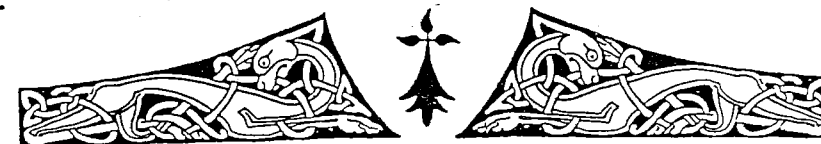
*D'après une histoire recueillie auprès de Jeannette MAQUIGNON
ancienne institutrice à St MARTIN sur OUST.*



J'm'an vâ vou rakontē, l'istwér d'en khurē ben ruzē. J'lâ tyen d'en dfen tonton a màÿ, khi n'an savē ben d'awt. An tou kâ, j'dē vou dir, k'ē m'a been amuzē. Èl arivi een fàÿ, ô khurē d'MASRA. É vouz i vâÿré koom màÿ, kē, kenw on n'é pwen bét, on s'tir toultan d'afèr. N'y' avé don, st' enwnëÿ-la, denw l' iyēz èd MASRA, Monseenheur, khi dvē vni pour la konfirmâsyon, sa n'an tē d'een afèr, kē st'éveenman-la ! Pour k'i n'trouv ren a rdir aprēy soon enspëksyon, koom s'é l'uzâyj partou, kenw i vÿen vér l'iyēz, lē khurē an tē malad.

Lē vâÿsi don k'aviz Rikordè, son vâlè, khi tē oussi son sakristen, é k'i li di : "Jozè on koomenws dē dmen a balâyē partou". On tēraw èl parkhè, t'ârâ swen d'éreenhè, é d'torchè tou sa ben nèt. É su lé chenwdëÿyē, ras een myèt èd vèr èd gri ; pour sa mon gar atël dé ànē la vëy jēman, é vèrd a Ghémnē Jozè. É d'renw t'irâ chéy Rousÿaw, èl penturou khi pentur èl myeu, è tu mē l'amēnrâ ô tout sa pentur, a penturē mé statu. I Pâsra par la khur, pour bēzē een bolëÿ èd sit, kâÿ èd myeu pour l'akhërē. S'khi fu di fu fè, l'penturou fu a l'eur. L'khurē li di, aléz-i, tēÿjou n'épar-nhé ren, n'kreenhé pwen la kouleur mon gar, j'vou pàÿrē ben. L'penturou, khi tē li artis, vli li fèr a sa ghiz ; mé l'khurē li di, ch'sē l'mét denw moon ëÿiz, mété s'kē j'vou di, alé, faw k'è tērlus. Vou savé ben Loksenwd, j'n'ēm pwen k'on mē rfuz.

Aprēy tou, k'i di Loksenwd, faw ben li fēr pyézi, s'é een oom khi pàÿ ben, kâÿ khi sē adlâyzi en pti. I penturi don tou lé sen é d'tout lé kouleur ; an mi an vèr, an jawn, en pti ô pti booneur. I tērlusé tērtou, koom een mâr ô soulàÿ, é denw tou l'kenwton, n'y' aan avé pwen d'paràÿ. Sa tē koom en partér èd fÿeur, é l'khurē an tē tou rēÿwi, é tou lé parwésÿen tē yeu d' soon avi. Vé mé deem, sa n'fu pwen l'sÿen a Monseenheur. Kenw i léz antērvâÿi, â la la, khē maleur ! Lē vla denw een kôlér, â mé denw een kôlér, kē l'pawf khurē s'di a par li, moon afèr é syér. S'é aboominap, s'é en vrâÿ jeu d'masak ! Lē vla khi kroch denw sa kros, dē d'denw lé men d'son dyak. E penw, dē drët é d'gawch, denw lé pawf sen, khi chëÿit an myèt. Lē pawf khurē, j'vou l'di, n'tē pu denw soon asÿèt. Il avé anvi d'brér, mé pourtenw i ten bon.



KROK, KREC'H. TROU, qui n'a rien à voir avec le mot français TROU, a lui aussi des variantes, TRO, TRAOU, TREU. Par exemple : TROMER en SAFFRE (grande vallée), TROUHEL en FEGREAC (peut être PETITE VALLEE, HEL pouvant être le diminutif breton "ELL"), TREULION en PLESSE (étymologie difficile à déterminer) - Revenons à TENOU/TENO. En GUEMENE PENFAO existe un lieu-dit appelé le "PONT-ESNAULT", appellation qui toutefois, recouvre un domaine assez étendu, puisque qu'il y a le "Petit PONT-ESNAULT", en bas dans le VAL où coule le ruisseau, avec un petit pont sur lequel passe la route de BÉSLÉ - MASSERAC, et autrefois un moulin à eau, et en haut sur la butte, le Pont-Esnault proprement dit, où il y avait un autre moulin, celui là à vent, et un pont, celui là pour le chemin de fer. Autrefois on disait le bas du Pont-Esnault et le haut du Pont-Esnault. Curieusement, en MOUZEIL, on retrouve un lieu-dit appelé également le Pont-Esnault, à cause d'un pont qui enjambe le DONNEAU, affluent de la rivière HAVRE qui se jette dans la Loire. Tel que ces deux toponymes sont écrits, on pense en premier lieu, que "ESNAULT" est un nom de famille. Mais le trouver une fois, ça passe, le trouver deux fois, on se pose des questions. On pourrait penser à une famille de maçons qui construisait des ponts, comme on a des "Ponts eiffel". Toutefois, cela n'aurait été valable que pour le pont du chemin de fer à Guéméné-Penfao, avec une société construisant tous les ponts pour une ligne donnée, mais à Guéméné-Penfao on voit bien que c'est le petit pont du Bas, sur le ruisseau, qui est à l'origine du toponyme et non le pont de l'ancienne voie ferrée, qui a d'ailleurs été démolie, étant donné qu'il ne servait plus à rien, pour redresser les virages de la route. Alors si ce n'est pas un nom de famille, c'est quoi ce "ESNAULT". Une première hypothèse serait que ce toponyme est à comprendre "PONT-ES-NAULT", ou plus explicitement "PONT-È-NOËS" ; "È" étant en parler mitaw, ce qui correspond au français "AUX" et accessoirement à "DES", et "NOË" ou "NOÉ" est un mot d'origine celtique, connu dans toute la Haute Bretagne, qui désigne une cuvette dans un terrain, donnant généralement des prairies basses car c'est là que les eaux de pluie convergent. Mais dans cette hypothèse, il y aurait incompatibilité avec la prononciation en mitaw, car si c'était le "PONT - AUX-NOËS" on dirait le "PON-È-NO", sans prononcer le "T" (les fameuses liaisons du français disparaissant pratiquement toutes en parler mitaw), ce qui n'est pas le cas, puisque le "T" est prononcé dans l'appellation mitaw de ce toponyme, qui est POTINAW du moins à Guéméné-Penfao, à MOUZEIL c'est peut être un peu différent. Ceci m'amène à penser que ce "T" ne vient pas du mot PONT mais du mot qu'il qualifie, c'est à dire TINAW, comme TINAOU dans

le Morbihan, pour la prononciation en mitaw, et TENO comme THÉNOT en Fégréac pour la prononciation en français. Et TINAW/TENO, veut dire VAL/VALLEE, comme nous l'avons vu précédemment. Ainsi ces deux toponymes "PONT-ESNAULT", signifient "PONT de la VALLEE", et il aurait été plus logique de les écrire "PONT-TÉNO".

En Saffré, il existe un village appelé le "POMMAIN", situé sur le bord de l'ISAC qui sépare les communes de Saffré et de Héric. Passe, également par là, le canal de Nantes à Brest, mais à cet endroit, il n'emprunte pas tout à fait le lit de la rivière, il y a un espace entre les deux, si bien que la route de Nantes à Rennes, qui passe par là, passe sur un pont très long qui est en réalité un double pont, puisqu'il passe sur deux voies d'eau, le canal et l'ISAC. Le pont s'appelle le pont de BOUÏ de BOIS du nom du lieu-dit de Héric qui se trouve là. Le nom du village de POMMAIN, tel qu'il est écrit peut faire penser qu'il a un rapport avec les "POMMES", mais je ne pense pas que ce soit le cas. Avant la construction du canal, il devait bien y avoir déjà un pont et je pense que c'est de là que le POMMAIN tire son nom, et dans des temps plus anciens, cela devait s'écrire le PONT-MAIN, tout comme ce lieu de pèlerinage célèbre, aux confins de la Bretagne et du Maine, et qui est PONT-MAIN ou PONTMAIN. Curieusement, plusieurs lieux-dits du MORBIHAN portent des noms similaires, notamment le POMIN en NOYAL - MUZILLAC et le PONTMEIN en CADEN. POMIN se rapproche de POMMAIN et PONTMEIN de PONTMAIN, mais dans tout les cas, il y a un pont. Le Père Joseph CHARDRONET, historien et critique littéraire breton, bien connu du mouvement breton, qui réside à PONTMAIN (celui des apparitions de 1870), à qui je parlais récemment de l'étymologie de ce toponyme, me dit que PONT-MAIN était à l'origine "PONT-MEVEN", MEVEN étant le nom du Seigneur du lieu qui avait jadis construit ce pont sur la Glaine, la rivière qui passe à cet endroit. Cette opinion était renforcée par le nom d'un autre pont sur la même rivière, un peu plus loin, et qui lui porte le nom d'un parent de cette famille seigneuriale. Le nom MEVEN est un nom breton attesté, il y a un Saint breton qui s'appelle MEVEN, bien connu en Haute Bretagne, mais dont le nom a été quelque peu modifié sous l'influence du français ou du Gallo-Breton, c'est ST MÉEN, (prononcé "MAIN" comme la "MAIN"). Ce nom est porté notamment par la paroisse de ST MÉEN le Grand, à l'ouest de la forêt de BROCELIANDE. Je pense que l'explication du Père CHARDRONET est bonne pour le PONTMAIN du pèlerinage, mais peut-on faire la même hypothèse pour les POMMAIN, POMIN, PONTMEIN mentionnés plus haut ? Je ne pense pas, car on peut faire une hypothèse aussi plausible, à cause d'un autre mot breton, qui après



évolution, a donné la même prononciation, c'est "MAEN" qui traduit "PIERRE" et dont le pluriel est "MEIN". On retrouve ce mot "MAEN" dans nombre de toponymes de nos contrées : "BOISMAIN" en Derval : sans doute à l'origine "BODMAEN" (résidence en pierres), porté aussi comme nom de famille ; GAUMAIN en Auessac : peut-être GAW-MAEN ou GAW-MEIN (fausse pierre ou fausses pierres) ; MENIGO en Fégréac : "MEINIGOU" (petites pierres) ; MENUSSON en BLAIN : MEIN-USEL (pierres hautes avec peut être une première évolution en MENUSSEAU comme dans BERNUSSEAU à la Grignonais) ; MENTEL en Pierric et MANTAIS en CONQUEREUIL : MAEN+TEI (maison en pierres) ; MEAUDUC en Beslé : MAEN-DU (pierre noire), MEAN en Guenouvry : MAEN inversé à la mode du LEON, comme dans MEAN-PENHOET à côté de ST Nazaire, MAINGUAIS en SAFFRE et autres lieux : MAEN+GÉR (ville en pierres), porté aussi comme nom de famille, à moins que ce soit une évolution d'un autre nom de famille "MAINGUY" : MAEN+GI (Pierre + chien, mais là, "Pierre" a le sens de "Dur" "Fort" ; le patronyme "MENORET" contient aussi le mot "MAEN" au sens figuré, "MAEN" + "WORET" (forte protection). On voit donc ainsi que le mot breton "MAEN" est loin d'être absent dans les toponymes de nos contrées, aussi je pense fortement que POMMAIN en Saffré et les POMIN et PONTMEIN du Morbihan veulent dire "PONT de PIERRE". D'abord, il y a dû y avoir un pont de bois, puis ensuite un pont plus solide en pierre, et pour marquer la différence, on a précisé PONT-MAEN (Pont de pierre) tout comme on trouve en français des "ville en bois" et des "ville en pierre".

Yann MIKAEEL

NOTES:

"NOË" : Ce mot se retrouve en breton sous la forme "NOED", qui désigne une gouttière, un chéneau, mais peut-être aussi dans "NAOU" signifiant "Pente" "descente". En français, on trouve aussi un mot de même origine, qui est "NOUE", employé par les couvreurs, pour désigner la ligne de rencontre en creux, de deux pans de toiture, par exemple là où se raccorde la toiture d'une lucarne avec la toiture principale. En parler mitaw, le mot "NOK" qui désigne un petit aqueduc à l'entrée d'un champ, pour franchir le fossé souvent plein d'eau, est peut-être un dérivé du même mot celtique d'origine. Par ailleurs, tous ces mots "NOË, NOUE, NOED, NAOU, NOK", étant donné qu'ils gravitent tous autour d'une idée de pente, de descente, de point de rencontre, peuvent très bien tous venir du celtique ancien "TNOU" (vallée), dans l'hypothèse de la chute

suite page 3

LES MOTS BRETONS DU PRÉCHÉ MITAW

KËNYAW : Ce mot désigne un enfant. Il est connu en dehors de Bretagne, notamment en Normandie sous la forme "QUENAL" et en Anjou sous la forme "QUENIOT" ou "QUEGNOT". Il est sans doute connu dans le Maine aussi. Est-ce que ce mot vient du breton ou est-ce une survivance du celtique continental, c'est-à-dire du Gaulois. Le mot le plus proche en breton est le mot "KENEL" traduisant "ethnie", mais c'est un mot du vieux breton récemment réintroduit en breton moderne, à l'instar du gallois, langue soeur du breton, qui l'avait conservé sous la forme "CENEDL", mais avec une signification différente qui est "NATION". Ceci est intéressant, car "NATION" vient du latin "NATIO", de "NATUS" (NÉ), et un enfant c'est ce qui est NÉ. Mais en gallois il existe un mot presque identique au mot MITAW et qui est "CENAU" (prononcer KÉNAW) ; KÉNAW/KËNYAW, c'est presque le même mot. Et que signifie-t-il ? Et bien c'est le petit d'un animal. Voilà qui nous rapproche beaucoup du petit de l'homme. Mais, je me pose tout de même une question, comment se fait-il que le mot n'existe plus en breton ? Et bien, rien n'est moins sûr. Comment se nomme le petit d'un animal en breton ? Il y a plusieurs mots. On dit notamment "MENN" (porté comme nom de famille : LE MENN), et qui est usité en MITAW sous la forme "MÉNI", mot qu'on emploie pour appeler les petits moutons, les petits chevreux : MÉNI, MÉNI (du diminutif MENNIK), mais il y a aussi "KOLEN" pluriel "KELIN", et là, il faut savoir qu'en breton, on fait beaucoup d'inversion de consonnes. Par exemple "GENÉT" se dit généralement en breton "BALAN" ce qui en Mitaw donne "BALÀY" pour désigner aussi le genêt, et qui est passé en français sous la forme "BALAI" pour désigner justement un balai ; mais en dialecte vannetais, on dit "BANAL" sur le mode gallois qui est "BANADL". Même chose pour "ALAN" (respiration) qui par endroit se dit "ANAL". Pareillement, si on prend les mots "KOLEN" et "KELIN", et qu'on inverse les deux dernières consonnes, on obtient "KONEL" et "KENIL", mots qui ainsi, sont bien dans la parenté de "KËNYAW". Je ne sais pas si un mot KONEL ou KENEL existe en vannetais, mais ça ne m'étonnerais pas. Je n'ai pas connaissance d'un singulier "KËNÈ" et d'un pluriel "KËNYAW" tout comme on dit un "NOUYÈ", des "NOUYAW" (du français noyau venu de NOIEL) ou un "ROUCHÈ", des "ROUCHYAW" (trognon), mais ce serait dans la bonne logique, car au départ, cela devait être "KENEL". A verser au dossier, également deux autres mots bretons, "KOLE", qui désigne un jeune taureau, et qui

Litwania = Breizh, setu pezh a c'helled lenn war ur skitell, laket er vann en un diskeladeg nevez 'zo e Roazhon, evit difenn skoliou Diwan, ar brezhoneg er skinwel hag adunvanidigezh Breizh. Ur mennoz mat e oa d'am soñj, keñveriañ Breizh gant ar vro-mañ, skrapet gant ar rusianed e dibenn an eil brezel-bed, war un dro gant ar broiou baltek all hag un darn vat eus Polonia, hep kontañ, un tamm eus Prusia ar Reter. Iskis eo bet, e-pad pell amzer, emzalc'h ar stadou bras evel Bro-C'Hall, e keñver an torfed-mañ. Biskoazh n'int bet chalet gant an dra-he. Pezh a veze rebechet groñs digant an alamaned, a zeue da vezañ tost mat gant ar rusianed. Hogen bremañ, gant darvoudou ar Reter, hag gevunouriezh o vont da ziskleriañ freuzstal en un doare splamm, hag a ouez d'an holl, daoust hag e weler un dra bennak heverk o kemmañ en emzalc'h hor stadou bras kornog. Nebeut a dra e gwirionez. Eveldres, e vez anv gant ar yoc'hstlenn, eus pezh a c'hoarvez er broiou baltek, met un tammig evel eus pezh a c'hoarvez e lec'h all, hogen pa voe kemennet gant Gorbatchev, kaelidigezh Litwania evit pezh a sell ouzh ar pourvezadurioù, evit rediañanezhi da zilezel embannidigezh he dizalc'hted. Petra a reont int, renerion Bro-C'Hall ha kompagnunez, nemet kuzuliañ da renerion Litwania amzeriñ, goursezañ, ha mont da vreutaat koantik gant Gorby, evel ar gaerell hag ar c'honikl gant Raminagrobis, e mojenn Yann ar Feunteun. Perak hevelep emzalc'h? Mar prederiomp un tamm war emdroadur ar bed, abaoe un tregont vloaz bennak, petra a verkomp: an traou o vont war vedelaat, da lavarout eo, pep tra er bed oc'h heuliañ an hevelep emdroadur, an armerzh, ar c'halvezouriezh, ar gizioù, ar sonerezh, ar c'horollou, an diduamantou, hag all hag all... Eveldres, devoudet eo bet an dra-he, gant ar c'hehenterezh etrevroadel liesseurt, o vont gwell ouzh gwell, ar yoc'hstlenn harz ebet dezhañ, hogen ivez, gant tolpadur ar c'hevalaou etre daouarn un nebeut kevredadou liesvroadel (anvroadel a vefe reishoc'h), o ren war pep meizadur, oberiadur ha kenwerzhadur eus ar c'henderc'hadou e par ar bed a bezh. Ar pep brasañ eus renerion bolitikel hor stadou bras a vremañ, a zo kendrec'het, ez eo mat hevelep emdroadur, arabat herzel outañ, gwelloc'h, ret eo buanaat al lusk, gant pep hini ar gouvennoz, ez aio ar maout gantañ, er c'hevezerezh gouez-mañ. Un dra difennet groñs, mont a enep, rak an aon da vezañ kemeret evit ur c'hilstourmer. Setu pezh a zispleg emzalc'h hor bolitikerion e keñver Litwania. Evito, dizalc'hted ar broiou baltek, ha broiou all eus an impalaeriezh soviedel, a vefe mont war gil red an istor, ha war un dro reiñ skweriou fall, da vroïou distad evel Breizh, Euskadi Kembre, Bro-Skos, hag all hag all.....

Yann MIKAEL

GERIOU DIAES: diskeladeg: manifestation, kevunouriezh: communisme, yoc'hstlenn: mass-media, kaelidigezh: blocus, armerzh: économie, kalvezouriezh: technique, kehenterezh: communication, kevalaou: capitaux, meizadur: conception, kenwerzhadur: commercialisation, gouvennoz: arrière-pensée, kevezerezh: concurrence, tolpadur: concentration

CONQUEREUIL, commune du Canton de GUEMENE-PENFAO, a sa place dans l'Histoire de BRETAGNE, à cause de deux batailles qui s'y déroulèrent, l'une en 981, l'autre en 992, et qui, par certains côtés eurent une importance non négligeable dans le devenir de la Bretagne, à cette époque, en temps que duché indépendant. En voici, brièvement les circonstances.

Le Duc de Bretagne, Alain Barbe Torte, celui qui avait combattu vaillamment pour libérer le pays des envahisseurs normands, mourut en 952, laissant un jeune héritier DROGON, qu'il confia à la garde de son beau-frère, THIBAUT le TRICHEUR, Comte de CHARTRES. Celui-ci songea surtout à faire bon marché de la tutelle qui lui avait été confiée. Il maria la Veuve d'Alain Barbe Torte à FOULK le Bon, Comte d'Anjou, lui abandonnant la suzeraineté sur la moitié de la Bretagne, ne gardant pour lui que la suzeraineté sur Rennes et la DOMNONÉE. JUHEL BERANGER, Comte de Rennes et WIKOHEN Archevêque de Dol reconnurent cet arrangement. Le jeune DROGON mourut en 958, et le Comte d'ANJOU, soit disant bon, ne fut pas étranger à sa mort; il mourut à son tour en 960. HOEL, fils bâtard d'Alain Barbe Torte, se fit reconnaître COMTE, par les nantais, et voulut reconstituer le DUCHE de Bretagne à son profit. Le Comte de Rennes étant aux mains de JUHEL BERANGER, descendant de GURWANT, gendre d'ERISPOE, Roi de Bretagne, celui qui s'illustra à BLAIN au cours de la fameuse "MERIENNE BLINOISE". L'autorité de JUHEL BERANGER était faible, étant sous la dépendance de WIKOHEN, archevêque de DOL, mais aussi, maître de la DOMNONÉE. A la mort de JUHEL en 970, son fils KONAN, dit le TORT, réussit à se détacher de l'emprise de WIKOHEN, à faire reconnaître son autorité sur le Comté de RENNES, et résolut d'imposer sa suzeraineté à tout le DUCHE, fort de l'appui des autres Comtes bretons, qui ne voulaient pas de HOEL pour DUC, car malgré la renommée de son père, le Duc défunt, c'était un enfant né hors mariage. Ainsi les deux maisons rivales, celle de Rennes et celle de Nantes, allaient en venir aux mains.

Lisez DALC'HOMP SONJ revue historique bretonne. Pour connaître l'Histoire qu'on ne vous a pas apprise à l'école. Abt. 85F. Adresse: 36 rue Emile ZOLA 56100 LORIENT

Tant que HOEL, Comte de Nantes, vécut il n'y eut que des escarmouches ou des razzias sur les territoires des deux Comtés. Mais HOEL mourut au cours d'une chasse près de Nantes, et le bruit courut dans la ville, qu'il avait été tué par trahison, par un envoyé de KONAN. Vrai ou faux, cela donnait une occasion surtout, de rallumer la petite guerre contre KONAN. HOEL ne laissait que deux jeunes enfants, les Nantais se choisirent comme nouveau chef, GWEREK frère de HOEL, et lui aussi fils bâtard d'Alain Barbe Torte, qui pour venger son frère, s'en alla ravager les terres de KONAN jusque sous les murs de Rennes. KONAN réagit énergiquement en sortant de Rennes avec une forte armée et repoussa les envahisseurs hors du Comté de Rennes. C'est alors que KONAN proposa à GWEREK, de régler le différent dans une bataille rangée, en un lieu convenu et accepté des deux camps. GWEREK accepta. Ce fut la première bataille en 981, sur les vastes landes de CONCREUX, (comme on écrit CONQUEREUIL dans les chroniques de l'Epoque).

Dans chacun des deux camps il y avait des bretons, mais aussi des étrangers. Dans le camp de KONAN il y avait une troupe de Normands, et dans celui de GWEREK des angevins, même plus d'angevins que de nantais, car la chronique du Mont ST MICHEL, une des meilleures de son temps, ne parle que d'angevins dans cette bataille contre KONAN. La bataille fut rude et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Qui gagna ? D'après les chroniques du temps, hormis celle d'Angers, ce fut KONAN, mais il fut grièvement blessé à la main et au bras, et de ce fait ne put tirer profit de sa victoire. Il rentra à Rennes avec son armée et GWEREK en fit autant vers Nantes. Cette bataille, très rude et meurtrière, resta sans effet sur la suite des événements, à ce qu'il semble. Elle eut son importance toutefois, en contraignant les deux ennemis à rester tranquilles, pendant un bout de temps, pendant six ans au moins. En 987, GWEREK reprit ses incursions dans le Pays de Rennes, histoire de tâter le terrain, en attendant l'aide promise par le Duc d'Anjou, mais sur ces entrefaits celui-ci meurt, et GWEREK meurt à son tour de



maladie, en 988. Cette fois encore, le bruit courut que sa mort n'était pas naturelle, qu'il aurait été saigné avec une lancette empoisonnée, par son médecin l'Abbé de Redon, soudoyé par KONAN. Mais c'était sans doute faux, car il fut enterré dans l'Abbaye de Redon. GWEREK laissa un jeune fils de six ans, ALAN. Sa mère AREMBURGE, femme de tête et de cœur, gouverna le Comté de Nantes en son nom, mais le jeune ALAN mourut deux ans après son père. Il ne restait plus de la lignée d'ALAIN Barbe Torte, que deux enfants d'HOEL, JUDIKAEL et HOEL, mais c'était des enfants bâtards, donc sans droits. KONAN put alors venir à Nantes sans qu'on lui oppose de résistance, installa une garnison au château, il améliora les fortifications de la ville et fit construire un deuxième château au BOUFFAY avec une grande tour, car il redoutait un possible retour du Comte d'Anjou qui voulait de nouveau avoir les droits de suzeraineté sur le Comté de Nantes, qu'avait eu FOULK le Bon quand il avait la garde du jeune DROGON. La première occasion fut la bonne. Un oncle maternel des Comtes Hoël et Gwerek, s'en alla trouver FOULK NERA, le nouveau Comte d'Anjou, lui demandant de chasser KONAN du Comté de Nantes, pour mettre à sa place le jeune JUDIKAEL, fils aîné de feu le Comte HOEL; et lui FOULK NERA, serait reconnu comme suzerain. FOULK NERA accepta sur le champ et à la tête de son armée vint mettre le siège devant NANTES, mais la garnison lui teint tête avec succès, plus au moins soutenu par la population Nantaise qui commençait à se méfier. Du coup, Foulk NERA repartit sur Angers chercher des renforts. Entretemps, KONAN qui avait été alerté, accourut avec une forte armée qu'il était en train de mettre sur pied dans le BROEREK (Comté de Vannes), car il sentait bien qu'un jour ou l'autre, les angevins tenteraient un nouveau coup sur NANTES. FOULK NERA, averti à son tour des mouvements de KONAN, au lieu de retourner sur NANTES, le défia sur les mêmes landes de CONQUEREUIL qui avaient vu la bataille de 981. Ce fut la deuxième bataille de CONQUEREUIL, c'était le 27 Juin 992.

T
des es
deux C
de Nar
été ti
faux,
petit
jeune
chef,
d'Ala
alla
de Re
Renne
hors
à GWI
rang
GWER
sur
CONC

mai:
ava:
des
la
son
con
de
chr
KOL
br
Il
ta
tr
à
c
p
9
R
l
f

Les bretons, sachant que la force des angevins résidait surtout dans leur cavalerie nombreuse et puissante, imaginèrent une ruse pour les arrêter. Avant l'arrivée de leurs ennemis, ils creusèrent sur la lande, de longues fosses, larges et profondes, sur lesquelles ils posèrent des claies, recouvertes avec de la fougère, qu'ils avaient coupée sur la lande même, car il en poussait partout. Le camouflage était parfait. En arrière de ces fosses, les bretons s'installèrent en défense, montrant clairement leurs intentions de chasser leurs ennemis, mais leur laissant croire qu'ils ne prendraient pas l'initiative de l'attaque car ils pouvaient encore faire demi-tour et rentrer chez eux. La ruse marcha, les angevins crurent que les bretons étaient mal assurés, pas sur de leur force, alors ils se lancèrent au galop de leurs chevaux, dans une ruée fantastique, lances baissées, pensant faire un carnage dans les rangs d'en face. Mais les pièges funestes des bretons fonctionnèrent. Tous les escadrons des premières lignes s'abîmèrent dans les fosses, chevaux et cavaliers, les uns par dessus les autres, emmêlés, écrasés, étouffés, piétinés, dans un désordre indescriptible. L'Histoire de RICHER dit que 20 000 angevins périrent de cette façon, mais il est clair qu'il exagère beaucoup. Toutefois on peut supposer aisément, que dans cette charge de la cavalerie angevine, tous les premiers escadrons tombèrent dans les fosses, et que les cavaliers qui en ressortirent furent tués par les bretons, ou peu s'en faut. Le deuxième groupe des escadrons angevins, voyant le désastre des premiers fit demi-tour et s'enfuit au galop sans plus attendre, et FOULK NERA plus vite encore que les autres, ne pensant qu'à sauver sa vie. Aussitôt les bretons se lancèrent à la poursuite des angevins pour leur faire passer le goût de revenir. KONAN était en tête et il mit tellement d'ardeur dans sa poursuite qu'il se trouva coupé du reste de son armée, avec seulement trois de ses soldats. Épuisé de fatigue et trempé de sueur par la chaleur, on était le 27 Juin, il décida de faire halte en apercevant un bosquet, et se mit à l'ombre des arbres.



Et pour être plus à son aise, il enleva sa cuirasse. Il était là, sans méfiance, quand il fut vu et reconnu par un groupe de fuyards angevins perdus dans la campagne. Ils foncèrent sur lui et le tuèrent sans qu'il put se défendre.

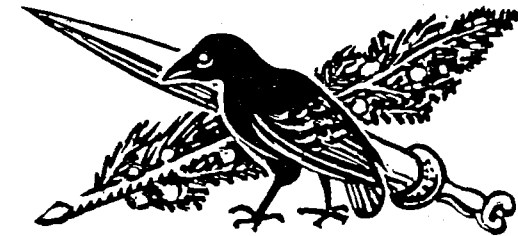
Par ce triste coup du sort, le résultat de la bataille venait de changer pour les bretons. Apprenant la mort de KONAN, ils se débandèrent et abandonnèrent la poursuite. Les angevins qui fuyaient éperdus se regroupèrent, et FOULK NERA fit son entrée en vainqueur à NANTES où la garnison de Konan se rendit sans résister, en apprenant la mort de son CHEF. Il fit reconnaître le jeune JUDIKAEEL comme héritier du Comté de NANTES, en garde de son Oncle HEMON jusqu'à sa majorité, et lui, FOULK NERA, suzerain du dit COMTE. Mais les choses ne devaient pas en rester ainsi. Le puissant Comte de CHARTRES, qui était l'allié de KONAN, ne vit pas d'un bon oeil son voisin le Comte d'ANJOU, grandir en puissance et en influence. Sous prétexte de venger KONAN, il lui fit une guerre de harcèlement qui l'affaiblit beaucoup, ce qui permit, pendant ce temps, à JAFFRÉ fils de KONAN, de prendre la relève de son père, de se faire reconnaître DUC par toute la BRETAGNE, de lever une forte armée dans tout le pays et de venir forcer JUDIKAEEL à se soumettre et à le reconnaître comme son suzerain, lui et non le Comte d'ANJOU. La paix était revenue en Bretagne, en même temps que son unité retrouvée. Cela se passait en 995, trois ans après la deuxième bataille de CONQUEREUIL.

DENWAL GWENNVENEZ

Le souvenir de ces deux batailles de CONQUEREUIL est resté vivace dans la mémoire populaire. Le R.P. Léon TRIVIERE, historien de Guéméné-Penfao, en parle dans un des fascicules de ses "SOUVENIRS du VIEUX GUEMENE". Il mentionne notamment un vieux dicton qui courrait encore dans le canton au début de ce siècle, et qui disait : "comme a la bataille de CONQUEREUIL où un tordu battit un droit". Enfin cela devait plutôt se dire en mitaw, à cause de la rime, "KOOM a la batây de KONKRË, ëyou K'en tordu drayi en dré". Egalement, pour expliquer le nom de CONQUEREUIL, il y a quelques années, on voulut se rapporter à la deuxième bataille pour l'expliquer, en disant que CONQUEREUIL venait de "KONAN-KARNEL", qui en breton signifiait

"CHARNIER de KONAN". Mais c'était aventureux de faire cette supposition puisque dans les chroniques du temps, on écrivait déjà "CONCREUX". Plus simple semble l'étymologie de CONQUEREUIL par les mots bretons "KONK" cartier, canton, du latin "CONCHA" mais avec un sens différent des mots français (CONCHE, CONQUE) plus REUN (TERTRE). Ainsi, ce serait le "CARTIER du TERTRE".

Plus étonnant, est cette légende recueillie au GAVRE et que nous a aimablement transmis Madame NAFFRECHOUX de l'Association "LA MAISON BENOIST". C'est la légende du "CHENE AU DUC", ce très vieux chêne dont il ne reste plus grand chose du tronc mort, mais qui d'après la légende serait plus que millénaire. La seule fausse note entre la légende et la bataille, c'est qu'elle nous parle de neige donc de l'hiver, alors que la bataille s'est déroulée fin juin. Mais les légendes sont des légendes, où le peuple y met de la poésie et des symboles. Mais au départ des légendes, il y a toujours une part de vrai. La preuve.



LA LEGENDE DU "CHENE AU DUC"

En ce moment là, les Français venaient faire la guerre aux bretons dans leur pays. Le Duc de Bretagne avait appelé tous les hommes afin de repousser les ennemis. Tous étaient venus et s'étaient rassemblés dans la forêt du GAVRE. Arrivés là, les gens leur dirent que de l'autre côté du bois, on voyait des soldats et que la campagne en était remplie.

Comme la nuit était proche, le Duc résolut de coucher au pied d'un gros chêne, à l'endroit qui passe pour être l'exact milieu de la forêt. L'un des compagnons du Duc lui dit qu'il avait entendu parler de ce chêne. On racontait en effet que tous ceux qui passaient la nuit au pied de cet arbre comprenaient le langage d'un oiseau qui chantait sur les arbres... Et cet oiseau prédisait l'avenir.

Le Duc ne voulut pas croire ce que disait son compagnon. Quand on eu fait un bon lit de fougères avec des branchages par dessus, à cause de la neige qui tombait, le Duc se coucha et comme il était très fatigué, s'endormit aussitôt.

Il venait à peine de sombrer dans le sommeil qu'un gros corbeau vint se percher sur l'arbre et se mit à croasser. Le Duc l'entendit dans son sommeil et le corbeau disait :

- KONKREU - KONKREU - KONKREU

Et celà dura toute la nuit.

Au petit jour, alors que le soleil essayait de percer le brouillard, un page, que l'oiseau ennuyait, lui tira une flèche et de façon si adroite que le corbeau fut touché et tomba au pied de l'arbre. Son sang fit une grande tache de sang sur la neige blanche. Le Duc se leva avec ses hommes. Comme il n'était pas très bien réveillé, il répétait :

-KONKREU - KONKREU - KONKREU !

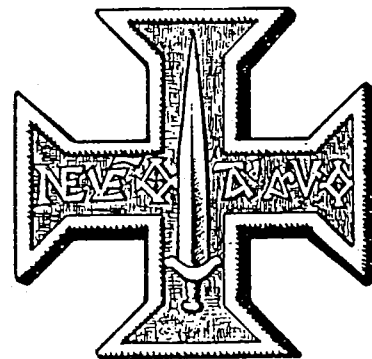
Et il disait exactement comme le corbeau.

En entendant le Duc répéter toujours la même chose et voyant le sang sur la neige, les soldats crurent de bonne foi qu'il était blessé et qu'il les encourageait au combat. Ils prirent leurs armes et sortirent du bois. Ils se précipitèrent vers Conquereuil, qui se trouve au Nord de la forêt du GAVRE, parce qu'ils croyaient que c'était le nom que prononçait le Duc. Arrivés là, ils trouvèrent les français qui venaient à peine de se réveiller et qui étaient tout gelés par la nuit passée en plein air. Les Bretons en profitèrent, ils leur tombèrent dessus d'une ruée si impétueuse et si chaude qu'ils les écrasèrent tout net et que depuis, ils n'y revinrent plus.

Ann neb a venn, hennez ar c'hall;
Ann neb a c'hall a gas ar Gall
A gas ar Gall, a harp he Vro,
Hag evit hi ter ha tero !

Celui qui veut, celui-là peut;
Celui qui peut, chasse le Frank
Chasse le Frank, défend son Pays,
Et le venge et le vengera !

(«Le Tribut de Nominœ»
chant populaire du IX^e siècle)
Barzaz-Breiz



27 Juin 992 , 2ème Bataille de CONCREUX
(dans 2 ans ce sera le millénaire.....)

